

VICTOR HUGO
VIENT DE MOURIR

Victor Hugo vient de mourir
se prolonge sur www.editions-iconoclaste.fr

© Éditions de L'Iconoclaste, Paris, 2015
Tous droits réservés pour tous pays.

Éditions de L'Iconoclaste
27, rue Jacob, 75006 Paris
Tél. : 01 42 17 47 80
iconoclaste@editions-iconoclaste.fr

JUDITH PERRIGNON
VICTOR HUGO
VIENT DE MOURIR



À mon père.

Ils ont peur déjà, le désordre vient si vite. Depuis la veille, les officiers de paix en faction devant l'hôtel particulier récupèrent les bulletins médicaux dans le vestibule. Ils en font des rapports qui finissent sur les bureaux de la préfecture. Ils sont signés Féger, chef de la brigade du 16^e arrondissement. «Nuit relativement calme», dit le dernier, publié à sept heures trente ce matin.

Mais dans Paris, partout les crieurs de journaux annoncent la fin. Au point qu'un commissaire de police s'en inquiète, envoie un télégramme au cabinet du préfet : ne faut-il pas les interdire ? Ce matin même, rue Charlot, un opticien a demandé à un gardien de la paix d'interpeller le colporteur du *Cri du peuple* qui hurlait les derniers instants. Il ne voulait rien entendre de tel, il a bouclé sa boutique, escorté l'agent et le vendeur jusqu'au

commissariat. Nom prénom adresse? Lefèbre Théodore, trente-neuf ans, passage du Génie, numéro 10, a bougonné le crieur. Un peu plus tard, même scène rue Saint-Martin : un brigadier est accosté par plusieurs personnes indignées qui lui désignent l'homme qui marche, journal à bout de bras, messenger de l'inéluctable. Tout autour la foule est comme la porcelaine, soudain fragile, monsieur l'agent, arrêtez-le, faites-le taire! Elle voudrait retenir les jours, même s'il n'en reste que trois, que deux, même si c'est pour demain. Encore une fois, le brigadier mène le vendeur devant un commissaire de police. Nom prénom adresse? Saloizi Adolphe, rue de Crimée, 76, répond le colporteur. Le commissaire le sermonne puis le renvoie dans la rue. Rien d'illégal, ni le journal, ni ce qu'il raconte : Victor Hugo va mourir.

Ça se passe de l'autre côté de la ville, dans les beaux quartiers, au 50 de l'avenue qui porte déjà son nom. La foule grossit devant chez lui. Un curieux mélange de gens qui s'attardent ou ne

font que passer. Ils sont venus écouter le récit de l'agonie. Ils lèvent les yeux vers les fenêtres fermées où ils l'ont aperçu, déjà, debout, saluant, ils palpent l'absence, le silence, la mort qui œuvre à l'intérieur et les laisse vivants, vaguement effarés, avec ou sans chapeau, avec ou sans rang, comme des personnages en quête d'auteur. Parfois même, ils tendent une main vers le haut du mur du jardin, arrachent les feuilles de lierre qui débordent. La feuille se laisse prendre telle une relique, la liane se laisse faire, robuste et toujours verte, elle court sur les murs, increvable, elle, s'en va jusqu'à la fenêtre du mourant qu'on n'ouvre plus.

Passé le vieux général polonais invalide célèbre dans tout Paris pour sa voiture traînée par deux moutons, il stoppe ses mérinos et réclame qu'on lui apporte le registre afin qu'il puisse témoigner de sa sympathie. Il signe et s'en va. Entre dans la maison le ministre des Affaires étrangères, il ne monte pas, la chambre ne laisse plus pénétrer que la famille et les très proches, il signe à son tour le registre, dépose sa carte, et puisqu'il

n'a pas le temps d'attendre qu'on veuille bien le recevoir, prend quelques nouvelles auprès de la vieille bonne qui s'est postée sur le pas de la porte ouverte en permanence. Elle soupire qu'il est bien naturel que les serviteurs soient doux et accueillants dans la maison d'un tel homme.

Viennent tous ceux qui ne laisseront aucune trace. Ils ne sont pas les moins tristes, ces ouvriers et ces ouvrières s'arrêtant un instant sur le chemin du travail et demandant sous la porte du petit hôtel, Comment va-t-il ?

Qu'importe l'hiver qui cette année s'est étiré jusqu'à la fin avril, qu'importe que le poète ait pris froid dans la cour de l'Académie le jour de la réception de son ami Ferdinand de Lesseps, qu'importe si ce jour-là, il resta nu-tête à causer de longues minutes alors que tout le monde gardait son chapeau, comme l'écrit *Le Figaro*. Le journal conservateur voudrait bien donner à tout cela une dimension plus rationnelle, Victor Hugo s'est enrhumé et ces choses-là tournent mal à son âge. Mais qu'importe où, quand, comment, la grippe

ou les graves épidémies du moment, c'est la fin et c'est l'orage. Peuple et gouvernement s'unissent dans une même attente. Seules les guerres et les catastrophes ont cet effet. Bien sûr il est vieux et la vie n'a jamais rien promis d'autre que de s'en aller. La sienne a duré longtemps, quatre-vingt-trois ans, mais si longtemps, si intense, si vibrante, si enroulée sur son temps, son siècle, ce dix-neuvième qui a cru au progrès mécanique de l'Histoire, qu'on dirait qu'un astre va s'éteindre dans le ciel. La foule pressent le vide. Elle voudrait laisser planer encore la présence du poète, sa voix par-dessus et entre les hommes. Le poète a charge d'âmes. C'est lui qui l'a dit, et quelque chose d'électrique dans l'air montre qu'il y est parvenu.

Alors tous les autres, tous ceux qui prétendent également avoir charge d'âmes, peser sur les destins, s'approchent et s'accrochent au mourant au bord de l'apothéose. Le président de la République et tous les ministres font prendre des nouvelles. Les socialistes, les libres-penseurs, les anarchistes convoquent déjà des réunions. Mais de tous les

sauveurs présumés, c'est de loin le clergé le plus inquiet. Il attend que le grand homme réclame un confesseur. Si Hugo persiste à refuser l'extrême-onction, quel dangereux signal envoyé aux foules et au reste du monde. L'évêque Freppel est venu depuis Tours pour rallier le poète à la religion catholique, il est reparti bredouille et furieux sans même avoir approché le mourant. Le journal *La Croix* prétend que là-haut, ses amis font la garde autour du lit, moins pour soigner le corps que pour empêcher à tout prix que l'on sauve son âme.

Au premier étage, ils se pressent nuit et jour autour de son lit à colonnes torsées, dans la petite chambre tendue de soie d'un vieux rouge. Un tapis étouffe leurs pas. S'il parle, ils l'écoutent, s'il mange un peu de soupe, ils le regardent manger. Ils ont toujours vécu ainsi, suspendus à ses faits et gestes. Et s'il ne dit plus rien, ferme les yeux, ils fixent sa poitrine qui se soulève encore, mais difficilement, ou bien les objets qui leur sont familiers, le chiffonnier de chêne sculpté à côté du

lit, la Justice de plâtre doré tenant son glaive, le grand meuble à deux corps dans lequel il enferme ses manuscrits, le haut bureau à écrire debout, avec les feuilles Whatman, l'encrier à petit goulot, la plume d'oie noircie jusqu'à la barbe, et la soucoupe pleine d'une poudre d'or dont il séchait les lignes fraîchement tracées. Et ils se rappellent sa robuste silhouette, là, encore à la verticale, tel un arbre difficile à abattre. Souvent les objets d'une vie qui s'en va deviennent sacrés. Ceux qui sont là le sont déjà. La gloire s'en est chargée bien avant la mort.

Étrange tableau autour du lit qui prend toute la place dans la petite chambre. Ils tournent, piétinent, penchés, inquiets, ils se tiennent à deux pas du malade ou bien tout près, ils portent la marque de la tendresse qu'il leur a prodiguée ou bien celle de son autorité sur eux, et ils n'ont plus de mots aux lèvres sinon pour lui répondre quand il parle. Tous ont toujours laissé sa voix les remplir des secousses du pays, du monde. Ils restent sourds désormais aux bruits de la rue. Ils

reviennent à l'échelle de leur vie, aux épreuves traversées ensemble, à tous ces drames, tous ces morts chez cet ogre qui a enterré femme et enfants, à ces longues années d'exil sur ordre de l'Histoire. La chambre est comme une presqu'île fouettée une dernière fois par les tempêtes et les fièvres d'un seul homme. Chacun mesure son souffle sur son existence.

Ses vieux amis Auguste Vacquerie et Paul Meurice ont l'air de disciples, ils ont le front de plus en plus grand, ce ne sont que les cheveux qui s'en vont, mais on dirait un trop-plein de souvenirs qui tambourinent sous la boîte crânienne. Ils ont tout connu, tout partagé, l'écriture, les risques, les idéaux, les deuils, l'éloignement, ils ont vécu à ses côtés dans un mélange intense d'amitié et d'allégeance. Les convictions et les passions partagées valent ici les liens du sang. Celui d'Hugo ne coule plus que dans les veines de ses petits-enfants Jeanne et Georges. Ils sont là, ils vont sans manières vers l'oreiller, la bouche, le cou, le murmure du poète, comme des gamins

habitués à venir le réveiller. Ils l'appellent Papapa. C'est Georges tout petit qui résuma ainsi ce que le grand-père ne cessait de leur dire, je ne suis pas Papa, c'est resté, mais non comme une négation, comme deux fois un père. Ils sont sa seule descendance encore debout, enfants de Charles, le fils mort trop jeune pour qu'ils s'en souviennent. Ils ont seize et dix-sept ans désormais, les traits intermédiaires de l'adolescence, plus rien de leur portrait aux joues rondes encore accroché à la droite du lit. Mais parfois ils détournent les yeux, ils sont rattrapés par ces sanglots que seule l'enfance autorise, qui montent, tordent et déchirent les visages, alors ils sortent, entraînés hors de la chambre par leur mère, Alice, longue silhouette épuisée. Elle les éloigne puis revient. Elle prend la main brune et ridée du poète, où brille un anneau d'or, et c'est comme si elle se rappelait le pacte entre eux, elle perdit un mari quand il perdit son fils et elle resta vivre auprès de lui car il voulait ses enfants. Mais elle n'est pas demeurée Alice Hugo, veuve de Charles, comme il le désirait. Elle est Mme Lockroy depuis huit ans. Édouard

Lockroy, son époux, est là lui aussi, il ne murmure pas à l'oreille du poète, ne pose pas sa main sur la sienne, son corps raide trahit les moments difficiles entre eux et toute l'admiration qu'il lui voue. Il était du clan bien avant d'épouser Alice, journaliste au *Rappel*, l'ami des fils, mais il prit leur place et ne sut jamais si le poète le lui avait pardonné.

À ceux-là, dans la petite chambre, s'ajoutent les médecins. Ils étaient deux au départ, le docteur Allix, vieil ami, soigneur de la famille jusqu'en exil qui ne quitte pas le chevet du malade, et Germain Sée, de l'Académie. Ils sont trois maintenant, le renommé Alfred Vulpian, barbu émérite des hôpitaux et de la faculté, les a rejoints. C'est mauvais signe.

Et la nuit tombe. À neuf heures et quart, le dernier bulletin de santé de la journée a été déposé dans le vestibule. « Il semble qu'il y ait depuis ce matin une légère tendance à l'amélioration. » Là-haut, le vieillard parle encore. Il voudrait aller au-delà du murmure, laisser monter les mots du

fond de sa gorge, cette folie des mots qu'il a, ce pouvoir qu'il leur a donné et qu'ils lui ont donné, comment y renoncer ? En bas, les journalistes s'installent aux cafés d'en face, ils ne quittent plus l'avenue, ils notent tout, le ballet des voitures à cheval lâchant des importants, chaque bulletin médical, chaque rumeur, et le soir ils s'attablent dans les trois cafés environnants qui ont reçu une autorisation spéciale de la préfecture pour rester ouverts la nuit. Ils ont la pipe à la bouche, le cigare au bord des lèvres, la cravate de plus en plus lâche. Ils vont par clan, par rang, par affinités, par convictions, les grouillots, les plumes, pour la conservation du passé ici, pour la révolution là-bas, chaque camp a son bistrot et son quartier général. Mais ces beaux esprits bruyants aiment discuter, pérorer, médire et raisonner, ils ne détestent pas s'affronter, ils préfèrent même ça aux cartes ou aux dominos qui permettraient de tromper l'attente. Le journalisme est enfin libre, il est la somme des événements, des révoltes et des réactions, il est un costume pour d'anciens communards, des affidés de l'évêché, des proscrits de

l'Empire devenus députés de la République, il est d'opinion, tranché, fort, féroce, rêveur, menteur. Les rotatives de presse sont toutes neuves, de vrais bolides, elles inondent les rues de journaux, elles s'emballent. C'est donc une mêlée qui s'installe pour la nuit, un cercle qui s'improvise. Ceux du *Figaro* assurent à regret que les obsèques de Victor Hugo seront purement civiles. Les libres-penseurs aimeraient en être aussi sûrs. Ils craignent plus que tout la faiblesse d'un homme devant la mort, qu'au dernier moment un prêtre ne finisse par monter.

Aux environs de deux heures du matin, dans la chambre, l'oppression du malade est extrême, ses souffles sont des râles, il lâche des phrases qu'il traduit aussitôt en latin et en espagnol, comme si sa tête savante se mettait à dérailler et crachait tout ce qu'elle sait. Jeanne pleure, Georges se cache avec des gestes d'enfant. Voilà que le poète veut se lever, son corps se tend, il lutte. Léopold son neveu et le docteur Allix le remettent au lit, mais il se redresse, très agité, intimant l'ordre à tous ses os

de bouger encore. « C'est ici le combat du jour et de la nuit », croient entendre ceux qui sont là.

Le lendemain matin, le bulletin est déposé dans le vestibule. « Victor Hugo a passé une nuit et une matinée des plus agitées. L'oppression était telle que les mouvements respiratoires atteignaient par moments 67 par minute. Le malade ne peut supporter aucun médicament. » Comme chaque fois, le bulletin devient rapport puis dépêche, les nouvelles grimpent vers les sommets.

Lui parle aux siens, des mots tout simples, pleins d'affection, les mots d'un homme à ceux qu'il aime. Il parle malgré la fièvre, malgré la bouche si sèche qu'elle se fige. Le docteur Allix lui tend un breuvage qu'on dit très utilisé en Amérique.

– Voici une boisson républicaine, lui dit-il.

– Alors je la bois, répond le poète.

Deux jours que l'agonie est officielle.

– Que c'est long, murmure le malade aux paupières humides.

Et le voilà qui tend la nuque puis le dos, s'assoit, grimace, grogne, tremble jusqu'au point où il ne

pourra plus, il veut retourner son oreiller, retrouver un peu de fraîcheur, Vacquerie et Lockroy veulent le faire pour lui, mais il les repousse, fort encore, d'un geste qu'en bas, on ne lui soupçonne déjà plus. On lui administre une piqûre de morphine, une cuillerée de quinoa et de noix vomique. Féger vient d'émettre un rapport, même s'il n'a rien à dire : « Messieurs les docteurs qui soignent Victor Hugo n'ont pas publié de bulletin de santé depuis midi. On les attend d'un moment à l'autre. D'après le dire d'un domestique, il ne va pas mieux, au contraire. »

Ledit bulletin est livré à sept heures : « On constate ce soir un calme relatif de la respiration. Le pouls se maintient. Pas de fièvre. Le pronostic reste grave. »

Et tandis que la nuit tombe, les Russes de Paris se réunissent, ils prennent les devants, lancent une souscription pour l'achat d'une couronne, ils la veulent aussi belle que possible, elle portera l'inscription « Les réfugiés russes de Paris ». Ils n'ont pas oublié qu'Hugo avait demandé en vain

la grâce des cinq assassins de l'empereur et ils le feront savoir le jour des funérailles. Partout les fleuristes se sont mis au travail. Les prix montent. Partout les révolutionnaires, les libres-penseurs, les anarchistes, les amnistiés, les exilés, les pros crits tiennent réunion, tous ne portent pas le poète dans leur cœur, trop bourgeois, trop sénateur à leur goût, mais le pays va trembler, il faut profiter du tremblement, l'amplifier même. Partout les indics de la police s'infiltrèrent. Il y a un moment qu'elle recrute des journalistes pour surveiller le journalisme, des anarchistes pour surveiller l'anarchisme ou des ouvriers pour surveiller les ouvriers. La République entretient des mouchards, des mouches, des casseroles, comme l'Empire avant elle. Ils vont telles les punaises sur les murs et sous les portes, ils signent leur rapport d'un numéro, ne laissent pas trace d'un nom, d'un pseudonyme, d'une adresse, ils vont partout, la surveillance est totale, jusque dans la petite salle de la rue des Couronnes où se tient la réunion du groupe anarchiste baptisé « La Hache ». 23 est là, indécéleable, on l'imagine le front étroit au-dessus de

deux yeux sans lumière, mais visage familier, l'un des leurs, anarchiste de cœur et journaliste à ses heures, pensent-ils. Ils sont réunis pour préparer le prochain dimanche au Père-Lachaise, la montée au mur des Fédérés, ce sera le quatorzième anniversaire de l'écrasement de la Commune, comment sortir le drapeau rouge puisqu'il paraît qu'il est interdit ?

– On se moque de la loi ! dit quelqu'un.

23 note. Peut-être qu'il opine. Peut-être même que c'est lui qui l'a dit. Pour garder la confiance des autres et celle de la police, un informateur a parfois tendance à faire du zèle. Et il note encore qu'en fin de réunion, on rappelle qu'Hugo est à la veille de sa mort et que ça aussi, il faut s'y préparer.

– Appelons à nous tous les gens en guenilles pour suivre le convoi et frapper la bourgeoisie d'épouvante ! Nous pourrions avoir une bannière et y inscrire « Les Misérables », nous la donnerions à porter par des individus en haillons qui crieraient « du travail ou du pain » !

Il s'appelle Danger celui qui a parlé. Ça ne s'invente pas un nom pareil. La police ne l'aurait pas baptisé autrement. Elle voit le danger partout. Danger qui se drape d'Hugo pour attirer les malheureux sous le drapeau noir ou rouge. Danger toutes ces voix et ces étincelles le soir, ces cris des colporteurs dans la ville le jour. Danger le prolétariat industriel en plein essor qui s'organise, danger la grève des tailleurs qui dure et se durcit, les patrons des magasins ont tiré le rideau, « fermeture pour cause de grève », ils refusent d'accorder la moindre hausse de salaire, ils menacent même de les baisser pour ceux qui ne reviendront pas travailler dans les quarante-huit heures. Danger ces clochards endormis le long des édifices, danger ces trois mille huit cent neuf filles publiques recensées par la préfecture, la plupart sont insoumises, à leur compte, et les incarcérer à Saint-Lazare quelques jours ou quelques semaines ne change rien à leur commerce. Danger ce nouveau journal anarchiste, qui suggère de se munir de quatre ou cinq rats, de les tremper dans du pétrole ou de l'essence minérale, d'y mettre le feu et de les balancer

dans les entrepôts, les hangars et les manutations. Les bêtes, folles de douleur, bondissent et allument le feu en vingt endroits à la fois. « Essayons compagnons », dit l'article. Danger cette veille collective qui dure. Danger la mort du poète.

Lockroy, qui revient chez lui de l'Assemblée épuisé, feint de ne pas voir la foule qui ne quitte plus l'avenue, de ne pas entendre ses questions.

– Comment va-t-il ? lance une voix.

Lockroy avance sans répondre.

Un cri jaillit alors :

– L'agonie de Victor Hugo appartient au monde entier, vous n'avez pas le droit de vous l'accaparer !

Lockroy se raidit. Pas à lui, l'agonie. Qui est-il pour le poète ? Mais c'est sa question, pas celle de la foule. Paris est un corps fiévreux tandis que le poète lutte contre l'attraction de la terre. On dirait qu'en mourant, qu'en glissant vers l'abîme, il creuse un grand trou et y aspire son temps, sa ville. Comme dans ses livres. Danger les Misérables, le peuple de Paris.

Ce soir-là, comme chaque soir, Gragnon, le préfet de police, rédige son rapport quotidien au ministre de l'Intérieur. Deux mois qu'il est en poste, il y met une attention particulière. Il termine toujours par la Bourse. C'est la règle. Le mot de la fin. La conclusion, déjà. La jeune République s'est donnée au capitalisme. De sa plume trempée dans l'encre bleue, il trace très élégamment, avec pleins et déliés, le B ventru puis les autres lettres du mot Bourse. Ce soir il écrit : « Les conversations n'ont roulé que sur la maladie de Victor Hugo. Le 3 % a fermé à 80,42 francs, en hausse de 0,07, le 4 ½ à 100,17 francs, en hausse de 0,12. *Le préfet de police.* »

Plus que deux jours.

À sept heures du matin, ce 21 mai, Féger envoie une nouvelle dépêche : « Aucun changement ne s'est produit depuis hier soir dans l'état de santé de Victor Hugo. » Il sait bien qu'à tous les étages de la République, on se réveille en se demandant si Hugo respire encore et si le pays ne va pas convulser. Alors, sans même un bulletin médical, avec

quelques rumeurs recueillies par des gardiens de la paix auprès des domestiques, il comble l'attente anxieuse des sommets. Ce n'est qu'à onze heures que le bulletin médical est déposé dans le vestibule. « La nuit a été tranquille sauf quelques instants d'oppression et de grande agitation. La respiration est assez calme, les fonctions intellectuelles sont intactes. Situation inquiétante. »

À une heure et demie, Victor Hugo est pris d'une crise aiguë puis d'une syncope. Il tombe dans un sommeil profond. Lorsqu'il en sort, il entend ce qu'on lui dit mais ne répond plus que par un mouvement de la tête ou des lèvres. Il reconnaît ceux qui sont autour de lui, il leur prend la main quand ils s'approchent, il serre tant qu'il peut, comme pour résister au courant qui l'emporte. Mais la mort l'absorbe. On dirait qu'à l'intérieur de lui, les organes, telles des bougies fatiguées, s'éteignent un à un. Le docteur Allix, montre à la main, cherche vainement à percevoir la moindre pulsation à son poignet. Le silence dans la chambre est sépulcral, on a éloigné les enfants.

Féger, qui ne sait rien, rédige de nouveau un rapport, histoire de faire patienter sa hiérarchie. « L'état de santé de Victor Hugo ne s'est pas amélioré. Le bulletin de santé ne sera publié que ce soir. Une centaine de curieux stationnent aux abords de l'hôtel. » Le voilà couvert.

Puis, à cinq heures, une crise terrible, des râles et des convulsions. « Cet après-midi, Victor Hugo a eu une syncope. État toujours inquiétant », écrit Féger à six heures dix, dans une dépêche télégraphique.

Mieux que la litanie des bulletins, il y a les yeux humides de Sarah Bernhardt sortant de la chambre rouge, il y a les mots de Meurice quittant la maison une heure ou deux pour aller boucler l'édition du *Rappel* :

– C'est bien fini, il ne passera pas la journée.

Il y a l'ultime supplique de Mgr Guibert, archevêque de Paris, qui s'affole et écrit à Mme Lockroy. Sa lettre vient d'arriver.

« Je prends la plus vive part aux souffrances de M. Victor Hugo et aux alarmes de sa famille. J'ai bien prié au saint sacrifice de la messe pour

l'illustre malade. S'il avait le désir de voir un ministre de notre sainte religion, quoique je sois moi-même encore faible et en convalescence d'une maladie qui ressemble beaucoup à la sienne, je me ferais un devoir bien doux d'aller lui porter les secours et les consolations dont on a si grand besoin dans ces cruelles épreuves.»

Édouard Lockroy immédiatement s'enferme dans son bureau et lui répond.

« Madame Lockroy, qui ne peut quitter le chevet de son beau-père, me prie de vous remercier des sentiments que vous voulez bien lui exprimer d'une manière si éloquente et si bienveillante à la fois. Quant à Victor Hugo, il a déclaré ces jours-ci encore qu'il ne voulait être assisté pendant sa maladie par aucun prêtre d'aucun culte. Nous manquerions à tous nos devoirs si nous ne respections pas sa volonté ».

Elle pèse lourd sur le cours de l'Histoire, sa volonté. Un mot de lui, un prêtre auprès de lui, et ce sont les Lumières qui s'éteignent, les dévotions qui se vengent, chacun le sent, le sait, chacun tire

le mourant pour le faire tomber de son côté. Dans les cafés, les plumes affûtent leurs arguments. Les regards sont noirs. Le ventre d'Hugo est comme une colline stratégique au milieu du champ de bataille. Il faut le prendre. Ils avancent de part et d'autre, orbites haineuses, mal rasés à force de veiller autour de chez lui, les républicains, les socialistes, les catholiques, les anarchistes, ils noircissent du papier, clament des vérités comme on tire des coups de feu, ils veulent prendre ce ventre, tirer le cadavre de leur côté. Mort, cet homme-là parlera encore. Les réactionnaires ne voient plus en lui qu'une des plus grandes gloires de la France, ils laissent volontiers la dépouille de l'homme politique et anticlérical aux subversifs en tout genre. *L'Intransigeant* écrit que le corps de Victor Hugo à Notre-Dame serait pour le clergé ce qu'eût été pour Louis XVI la reprise de la Bastille, que l'on ne peut chiffrer les âmes sur lesquelles les curés remettraient instantanément la main.

Ce corps ne se découpe pas facilement. Il n'est d'ailleurs toujours pas prêt à se rendre. Le voici qui se met à parler.

– Me reconnaissez-vous ? demande alors aussitôt Vacquerie.

– Je vous reconnais.

La vieille bonne lui apporte du bouillon, il se redresse, se met à genoux sur les draps et boit sans aide. Meurice, de retour, n'en croit pas ses yeux.

– Mon cher Maître, murmure-t-il. Voilà que le vieux poète prend un verre de frontignan, se rallonge, tire la couverture et murmure :

– Je me sens très bien.

Parfois, les bientôt morts ont un sursaut, ils se relèvent et marchent sur leur corps couleur craie, on change alors vite leurs draps pleins de fièvre comme s'ils allaient servir longtemps encore. Mais s'ils se relèvent, c'est pour toucher le sol une dernière fois, s'accrocher aux meubles, aux portes, aux autres une dernière fois. Les médecins Vulpian et Sée, revenus à leur tour, sont surpris mais ils rédigent un bulletin qui ne veut pas

donner de faux espoirs à la foule. C'est à elle qu'ils s'adressent, ils le savent, ils mentent un peu, ne mentionnent pas la crise de cinq heures, ni l'étonnant mieux à leur retour, ce Je me sens très bien du poète. Tout juste concèdent-ils que le cœur s'emballe moins en ce début de soirée. «Aucun changement important n'est survenu depuis ce matin, bien que les battements du cœur soient moins énergiques.» C'est repris dans une dépêche signée Féger à huit heures trente-sept du soir.

– Adieu Jeanne, murmure-t-il à sa petite-fille.

La dernière nuit est difficile.

Victor Hugo fait signe à Mme Lockroy d'approcher et lui baise la main, il embrasse Georges aussi, il parle difficilement.

– Mes enfants, mes bien-aimés, tout près de moi, plus près encore.

Il les embrasse, se blottit sous ses couvertures comme si le froid l'envahissait.

– Soyez heureux, pensez à moi, aimez-moi.

Il délire, on distingue à peine ce qu'il dit. Un mot parmi d'autres pourtant se détache : séparation.

C'est celui de l'amour qui s'enfuit, pas forcément celui de la vie qui s'en va. Elle l'abandonne cependant et il fait tout son possible pour offrir à ses petits-enfants un regard doux jusqu'au bout. Mes chers petits, souffle-t-il encore.

Dès huit heures et demie, Vulpian et Sée rejoignent Allix. À neuf heures dix, on fait afficher le dernier bulletin médical sur le mur de la propriété voisine : « Situation extrêmement grave. » Ils sont quelque cinq cents devant la maison du poète, ils ne se contentent pas de se faire répéter ce qui est écrit, ils se bousculent, ils veulent voir.

Il y a dans la chambre Alice et Édouard Lockroy, Georges et Jeanne, Meurice et Vacquerie, Léopold Hugo, le docteur Allix, Armand Gauzin, compositeur, Richard Lesclide, secrétaire du poète, et les voisins M. et Mme Ménard-Dorian. Il y a le tic-tac de l'horloge sur la cheminée, toute une allusion de souvenirs, toute une vie. Peut-être qu'à ce moment ultime, les idées et les rêves se retirent, laissent la place à ceux qu'on a aimés. Peut-être y a-t-il d'autres visages penchés sur lui qu'il est

le seul à voir, son père, sa mère, son frère devenu fou, sa femme, ses femmes, Léopoldine noyée depuis si longtemps, François-Victor et Charles, ses fils emportés par la maladie, Adèle qu'il ne compte plus parmi les vivants. C'est beaucoup de visages, mais ce n'en est qu'un seul, c'est celui de la mort, peuplée de ceux qu'on a perdus. Que voit-il sous ses paupières mi-closes ? Qu'entend-il encore des larmes et des chuchotements de ceux qui entourent son lit ? Peut-être plus rien déjà. Il faudrait l'océan, son chant du départ.

Georges Hugo et Gauzin descendent quand on leur signale que le directeur du Théâtre de la porte Saint-Martin est en bas, mais un cri retentit depuis la chambre, ils remontent aussitôt. La porte de la maison se ferme. Plus personne n'est autorisé dans le vestibule. Victor Hugo soulève la tête puis retombe sans vie sur son lit. Il est une heure vingt-sept de l'après-midi.

Dans la chambre, une main s'approche de la pendule posée sur la cheminée et l'arrête. Après de longues minutes, tous s'écartent progressivement

du corps, ils descendent au jardin cueillir des fleurs, des roses surtout, mais aussi des pensées, des feuillages verts, et toutes les corolles fraîchement ouvertes avec la floraison du printemps, ils en font des bouquets qu'ils déposent sur le lit.

D'elle-même, la foule dehors se range sur le trottoir opposé, elle dessine un demi-cercle face à l'hôtel. Les hommes se découvrent respectueusement. Les vieillards pleurent silencieusement. Des femmes se prennent le bras. Et la nouvelle part en trombe.

À deux heures, un télégramme du commissaire de police du 16^e arrondissement est envoyé au cabinet du préfet. «Victor Hugo vient de mourir. Cinq cents personnes environ se tiennent aux abords de son hôtel.»